

Du signifiant maître à la reconnaissance du plan projectif

Les fictions littérales de la psychanalyse

(Fragment d'une analyse)¹

...les vieux rhétoriciens s'efforçaient de réduire
une sorte de révolte permanente des mots...
Jean Paulhan, *La preuve par l'étymologie*

Une analysante me consulte pour un problème de parole sur son lieu de travail. Elle éprouvait de plus en plus de difficultés à parler dans les réunions où elle était tenue d'exposer ses projets. Elle craignait qu'il lui arrivât de sombrer dans un mutisme complet. Son discours in-augurait une phobie.

1. Signifiants

Rapidement un symptôme se signala que je nommais insatiété tandis qu'elle nommait sa manifestation boulimie. Cela durait, sporadiquement, depuis plus de vingt ans. A travers l'idée de grosseur, les boulimies imposaient à l'analysante le souvenir de sa grossesse. Elle voulait un enfant. Dès l'instant qu'il fut conçu, la grossesse s'assortit d'une peur incontrôlable. Enceinte de deux mois, elle fit ce cauchemar :

"Je suis sur le point d'avaler une poignée d'aiguilles. Elles sont bloquées au fond de ma gorge. Si je n'avale pas, j'étouffe. Si j'avale, je meurs."

La peur et le cauchemar la conduisirent à une première demande de psychanalyse. La thérapeute, eugéniste, lui répond :

- Accouchez d'abord, nous aviserons ensuite.

Cet "ensuite" durera vingt ans durant lesquels elle ira d'analyste en analyste avec le symptôme, le rêve, le souvenir d'une grossesse et d'un accouchement vécus dans la terreur et la haine. La neuropsychiatrie psychanalytique diagnostiquera sans bénéfice une psychose puerpérale. Années et analystes passèrent. Elle en vint à

¹. Rédaction pour la publication, de deux exposés faits selon la procédure de l'Association Topologie En Extension.

penser qu'il n'y avait rien à dire à ce sujet. Elle parla d'autres choses.

Lorsqu'elle s'engagea dans l'analyse actuelle, elle vivait en entente relative avec cette insatiété nommée boulimie. Il n'en fut pas question jusqu'au jour où survint dans la rue un événement insupportable. Son corps était passé à l'extérieur, ses vêtements à l'intérieur.

"Tout est en train de se renverser, mon corps n'est plus protégé. Les vêtements sont devenus la peau et le corps est plaqué par-dessus."

Elle ne sortait plus que surcouverte de vêtements et se plaignait en séance : "J'ai mal au corps." Comme on a mal au cœur. Cela se précisa : "Mon corps est dévoré par mille petites bouches, couvert d'un éparpillement de morsures. Sans cesse tourmenté par des piqûres d'épingles." L'événement pouvait s'éclairer du morcellement de l'objet a et je lui proposai cet élément de la théorie à cet endroit de son discours.

Cette situation dura quatre à cinq mois. Son symptôme redevint insupportable. Il lui fut impossible de l'ignorer davantage. Elle en parla et raconta une fois de plus le rêve des aiguilles de la grossesse. Je fis ici une coupure interprétative pour mettre fin au glissement infini dont procédait métonymiquement le récit de ce rêve, depuis vingt ans de tentatives psychanalytiques : "C'est un rêve de désir d'avortement."

Elle éprouva honte et culpabilité. Dans l'instant le souvenir lui revint qu'au pays de sa mère, selon ses dires, les femmes s'avortaient avec des aiguilles à tricoter. Ce pays de la mère était une campagne où la langue se déterminait mal, aux confins de trois régions linguistiques : l'allemande, la flamande et la française. Ses grands-parents paysans pénétrèrent, au cours de déménagements successifs, dans des régions de plus en plus francophones.

"Pourquoi désirant un enfant, rêvais-je d'en avorter ? disait-elle".

Elle raconta que sa venue au monde se fit sans trop d'histoires tandis que sa jumelle ne survécut pas à un développement et une naissance trop laborieux. Durant l'enfance, ses parents la plaisantèrent au sujet de cette mort : "C'est toi qui as tué la petite sœur, à coups de pieds dans le ventre de ta maman. Le Dr l'a dit", ajoutaient-ils. Assertion qui faisait virer l'affirmation en inculpation. Le médecin et le curé étaient, dans ces campagnes croyantes, les détenteurs du savoir.

"Serait-ce pourquoi, portant un enfant souhaité, je tentais inconsciemment par un refus d'accoucher, d'en avorter, de l'amener mort à la vie ? Ce que ma mère avait réalisé sans difficulté avec deux nouveau-nés : un mort, un vivant, je

m'efforçais de l'obtenir avec mon seul enfant. Réaliser qu'il soit dans le même temps mort et vivant".

Je lui dis qu'elle avait tenté là, dans le corps, une métaphore de la structure de l'acte, par quoi s'avère, dit Lacan, qu'il ne réussit jamais si bien qu'à rater, n'impliquant cependant pas par là que le ratage soit son équivalent, autrement dit puisse être tenu pour réussite.

Voilà qui éclairait les aiguilles du rêve et le désir d'avortement qu'il contenait. Mais concernant le symptôme, la lumière n'était pas pour autant faite sur la pratique des boulimies, en rapport avec la naissance et l'avortement.

a₁ - *Baleine*

"Pourquoi tant de nourriture ? Pourquoi s'impose une déformation de l'ordre de la grosseur ?" se plaignait-elle.

Je dis que la solution se trouvait au pays de sa mère.

"Qu'y a-t-il eu entre votre grand-père et votre mère ? Il est bien le premier homme qu'elle a aimé !" Elle cherchait un souvenir à résonance affective, qui, les réunissant, l'aurait troublée. Elle proposa cette réminiscence : "Ils sont tous deux natifs de Baelen (*baalèn*) !"

"C'est aussi baleine de parapluie !" lui fis-je remarquer. Cette proposition, qu'elle dit incongrue, la choqua. Il surgit de cet effet le souvenir de sa mère racontant qu'une femme de ce pays s'était meurtrièrement avortée avec une baleine de parapluie.

On avait atteint le comble des pratiques d'avortement dans le souvenir. On était arrivé au comble des mots. Elle pouvait, disait-elle, ranger les aiguilles, les parapluies, à la limite les avortements. Mais elle ne pouvait faire l'économie de baleine. *Baleine* était le nom de la grosseur imposée par le symptôme.

Je l'éclairai sur la qualité de signifiant-maître de *baalèn*, présent dans sa famille depuis trois générations.

a₂ - *Paestum*

Le signifiant *baleine* est là. Incontournable la graisse. Pour métaphoriser elle dit *Paestum*. La Grande Grèce, le site antique qu'elle visita à la fin d'études d'archéologie et d'histoire. Le seul site grec sur lequel elle se soit rendue.

Le lieu, dit-elle, de la rencontre avec le Beau.

Le Beau était son idéal adolescent. Elle avait commencé de le pratiquer à quatorze ans, dans les livres d'art de son père et de son professeur de grec. Les colonnes et les frontons des temples grecs s'y profilaient en noir et blanc, sur le ciel des clichés Giraudon de

l'époque, y inscrivant pour elle une beauté sans pareil. Elle y apprenait qu'un nombre, dit d'or, était la cause d'une qualité de proportions au-delà de laquelle on ne pouvait aller, dans la question de la beauté. Le Beau, l'Idéal, c'est *Paestum*, métaphore de *baleine*.

Suivent des plaintes sur la laideur de la grosseur.

Du mal au corps au pays de sa mère, elle passait au mal au Beau de son père.

Mal à Paestum : dans son souvenir, le mal survint à Paestum, d'une tension entre la fusion radicale éprouvée avec le Beau qui gouvernait ce lieu et le sentiment d'une inaccessibilité sans remède à ce même Beau. Quelque chose de l'ordre de l'extase et de la perte, expliquait-elle. Dans cette relation au Beau, ce fut à la fois l'au-delà (dépassé) et l'en-deça (irrejoignable). Dans cette topographie subjective, il n'y avait pas de Beau. Seulement l'au-delà et l'en-deça. La place du Beau était vide. Échec au Beau. *Paestum* qui fut un comble, représente la seule part de l'échec dans la structure de l'acte.

"La peste c'est l'homme !" proposai-je plus tard, ramenant le signifiant *Paestum* sur le terrain d'une séance. Elle décline : "L'homme c'est l'amour. L'amour c'est le père". Mais justement pour ce père, le sien, les chiffres avaient été la peste. Pour subvenir aux besoins de sa famille, il les alignait en colonnes au ministère des Finances, tandis que son désir allait à l'art et au rêve d'être moine. Astreint à vivre dans le siècle et dans une pratique comptable des chiffres et de l'argent, il fit une dépression et sortit mystique de l'épreuve. Elle constata dans le cours de ses études qu'elle avait contracté cette peste des chiffres du père.

Elle considérait que hors la nécessité de la psychanalyse, le Beau exact, qui se trouve exactement à sa place, cela existe. C'est lui que rencontraient ses compagnons de Paestum. C'était beau. C'était le bonheur. Esthètes, bienheureux de l'être. La demande d'analyse surviendrait, à son dire, chez le bienheureux qui n'arrive plus à pratiquer le Beau touristique et se voit imposer une tentative de réussir le ratage du Beau. Une sorte d'expérience de la sainteté. L'épreuve de Paestum témoignerait d'une recherche de cet ordre. On a déjà dit qu'elle aboutit à l'exclusivité de l'échec.

a3- *Le fantasme fondamental*

C'est assez ! dit la baleine. Voilà qui serait la cause du symptôme. On trouverait tout ce qu'il faut dans le signifiant-maître.

"La cause serait dans le Ça est assez... de cette apostrophe qu'enfants nous nous lançons pour contrer le Ça *suffit !* de notre

mère. Lorsqu'elle eut saisi à l'époque qu'il s'agissait d'un jeu que les lettres se jouaient entre elles, elle resta prisonnière du ravissement qu'exerçait sur elle le cétacé. Jusqu'à ce qu'elle trouve à le dire en analyse, comme dernier recours contre le symptôme persistant. Souhaitant qu'une solution se trouvât dans ce "C'est assez! dit la baleine !"

Je lui signalai que *C'est assez !* est un fantasme fondamental. Qu'il est grammatical. Agit comme une loi. Dicte et édicte. Parce qu'il passe par l'annulation du sujet. Dans *C'est assez !*, il n'y a pas de sujet. Ça n'est pas Je, dit Lacan. Annulation, disparition, évanouissement provoquent un renversement. Lorsque le fantasme fondamental dit *C'est assez !*, le sujet agit comme celui pour qui "Ce n'est pas assez ! Ça ne sera jamais assez! Ça ne finira jamais..."

C'est assez, dit la baleine! imposera un symptôme précis : l'insatiété obligée.

Cette mise à plat des signifiant, symptôme et fantasme fondamental allait-elle permettre une négociation de l'insatiété ?

Elle amena un mot de la fin en guise d'épilogue.

"Il y a toujours, disait-elle, quelque part dans la langue française, un mot qui dit incomparablement la chose. Durant quelque vingt ans le symptôme s'est accompli, l'insatiété s'est imposée, j'ai contrevenu aux impératifs de la baleine, je me suis soumise aux injonctions renversantes du fantasme fondamental, tout cela comme si je jouais un certain vers qui depuis l'âge écolier n'a pu, dans l'oubli général du poème, désertier ma mémoire. Évocation de petits (enfants ou oiseaux ?) criant famine :

"Encore et toujours et sans cesse et sans fin,
Faim, faim, faim !"

A la fin de la séance suivante, elle m' amena cette "divagation" :
Puisque c'est écrit dans la littérature,
Que ça participe de notre culture,
Ça ne pourra jamais se perdre,
Ça continuera toujours d'être là.
C'est comme de l'immortel,
Ça n'aura jamais de fin.
Et moi dans tout cela ?
Et mon insatiété ?
Si elle ne devait jamais avoir de fin ?

Je lui repartis que c'était de l'insociété. Et nous nous trouvâmes ramenées à sa phobie de l'instant qui disait : "Je suis en danger de mort, au Centre où je travaille."

2. Ruissellement de morphèmes et nœud borroméen généralisé

Ce fragment d'analyse fut suivi peu après, dans la biographie de l'analysante, d'événements qui indiquaient une *rupture de semblant*. Insomnie, anorexie et dépression devaient signifier au sujet qu'elle avait, dans un acting-out, accompli ce qui avait été reconstruit comme le désir de son père : tout quitter. On pouvait dès lors s'attendre à un *ruissellement de petites lettres*.

Le déroulement de ce qui suit se présenta, pour l'analysante, comme un exemple d'involution signifiante².

a₁ - Premier temps de l'involution signifiante³

Après trois ans et demi d'analyse, elle fait un rêve d'involution signifiante :

"Je plonge dans une piscine. Dès que mon corps est dans l'eau, au lieu qu'il poursuive dans la trajectoire de sa lancée, c'est en marche arrière, inversée, que je me sens propulsée à vive allure."

Elle éprouve une sensation de renversement et d'étrangeté. Elle est troublée.

"Quelque chose a changé dans la structure du sujet", lui signalai-je. Elle a l'impression que pour la première fois il y a de l'analyse. Sa vie est au sommet de sa dégradation financière, sociale, professionnelle, relationnelle, physique.

Depuis deux ans, je lui dis qu'il y a à remémorer un souvenir de jalousie de la petite enfance qui est soutenu par un langage excrémental et où, sous la violence du sentiment éprouvé, elle aurait perdu le contrôle d'une propreté sévèrement acquise. Scène déterminante de sa biographie. Lors d'une séance, je reviens sur cette idée — être maculée d'excréments, crier et en jouir-souffrir — et je la mets en rapport avec les propos qu'elle tenait couramment sur le Christ. Elle oppose à cette manière une résistance inhabituelle. Elle offrait généralement peu de résistance, reconnaissant par ailleurs avoir fait de l'obstruction dans sa psychanalyse durant toutes ces années. Elle était surtout soumise. Les moments de résistance dans sa cure étaient généralement suivis d'événements porteurs de psychanalyse. A la séance suivante, elle raconte qu'après cette intervention — des effets de laquelle elle se

² Le découpage en les différents temps de l'involution signifiante servira à scander le récit de ce fragment. Il éclaire la chronologie particulière qu'imposa le ruissellement qui se produisait.

³ L'involution signifiante : *Renversement à la surface du plan projectif et relation entre les deux types de coupures*, *Étoffe*, p.242-243

défendait — émergea dans la journée le souvenir d'une scène accompagnée d'un mot précis. Sa mère donnant des soins à son jeune frère André parle de son "petit Jésus". Dans les jours suivants une phrase se précise : "Je vais manger ton petit Jésus." Elle a entre deux et trois ans.

"Ma mère a exprimé son désir, c'est le mot de son adoration". Elle propose à cet endroit de la cure les textes suivants :

"... l'enfant en veut à l'intrus... pour tous les autres signes de la sollicitude maternelle. Il se sent détrôné, spolié, lésé dans ses droits, il voue une haine jalouse au petit frère ou à la petite sœur et développe contre la mère infidèle une animosité qui s'exprime souvent par une modification désagréable de son comportement. Il devient, par exemple "méchant", irritable désobéissant et régresse dans les acquisitions en fait de contrôle des excréctions... nous nous faisons rarement une idée exacte de la force de ces notions de jalousie, de la ténacité avec laquelle elles subsistent, ainsi que de leur influence sur le développement ultérieur." [1 d, p.165]

"Le désir inconscient est le désir de l'Autre." (E i, p.632)

Le premier Autre, c'est la mère. Le signifiant du désir, c'est le phallus. Le désir de la mère, c'est de l'avoir. Le "petit Jésus" annonce sa possession fétichiste.

Ceci est le premier temps de l'involution signifiante :



Cette interpellation adorante devait originer une névrose obsessionnelle dans l'adolescence. Elle se signalera par un cauchemar qui se reproduira durant des années avec variantes et aboutira au rêve des aiguilles de la grossesse. Malgré les précautions qu'elle prenait chaque soir pour éloigner sa bague de la proximité de son lit, selon un rituel précis et toujours plus sévère, elle rêvait :

"Je suis en train d'avaler ma bague en or. Elle est bloquée au fond de ma gorge. Si je ne l'avale pas j'étouffe. Si je l'avale je meurs."

Elle se réveillait angoissée, dans quelque coin de sa chambre ou dans l'escalier de la maison, tentant d'extirper la chevalière du fond de sa gorge. La bague portait ses initiales dont le curé du catéchisme de son enfance avait fait remarquer : "Ce sont celles de Jésus-Christ." Les boulimies apparaissant plus tard seront le

symptôme de cette névrose en évolution. Comme elle constatait dans celles-ci que tout se passait "via la bouche", on retiendra "vit à la bouche", autre manière de dire "Je vais manger ton petit Jésus", et on nommera la névrose une phallophagie.

a₂ - *Deuxième temps de l'involution signifiante*
(Première partie) ⁴

A ce moment de la cure, l'analysante doit à regret se séparer de l'appartement familial. Un rêve survient alors qui ramène le souvenir d'une scène récurrente de l'événement premier "Je vais manger ton petit Jésus" : la scène de la Saint-Nicolas. Elle a dix ans. Cela se passait chez un oncle, frère de sa mère. Son père était absent. Hospitalisé en institution psychiatrique où, à sa demande, sa neurasthénie fut soignée avec des électrochocs. Durant la fête elle vomit. Sa tante chuchotait à sa mère des propos concernant l'anomalie anatomique du petit cousin, deux orteils palmés, qu'elle exhibait volontiers avec fierté. L'émotion liée au souvenir qu'elle crayonne entre deux séances, l'amène à associer les orteils siamois au *petit Jésus* de sa mère. Ensuite aux *ju-jus*, les jumelles telles qu'on les nommait, sa sœur morte et elle ; au *petit zuzu* seul mot, le nom de Jésus qu'à une époque elle se mit à zozoter pour agacer sa mère ; finalement au *petit jus*, bonbon à l'anis de l'enfance en forme de Jésus.

Le deuxième temps de l'involution signifiante est celui de la rétraction, de la disparition. Le lieu de la ligne sans point. C'est aussi le temps de la traversée ⁵ :



Petit jus se rétracte jusqu'à devenir *ju* . Le sujet est barré. Il y a un reste, un quotient, un déchet : j-u.

Ce que Lacan appelle dans *L'Instance de la lettre des éléments différentiels derniers*, les phonèmes (E g, p.501) :

"Or la structure du signifiant est, comme on le dit communément du langage, qu'il soit articulé. Ceci veut dire que ses unités, d'où qu'on parle pour dessiner leurs empiétements réciproques et leurs englobements croissants, sont *soumis à la double condition de se*

⁴ "Première partie" est placé entre parenthèses parce qu'on constatera, (*infra*, p.124 et 131) que c'est en après-coup qu'apparaîtra la nécessité d'une deuxième puis d'une troisième partie. A ce moment-ci du déroulement de la cure, on ne le sait pas.

⁵ *Étoffe etsupra* , p.118, note 3.

réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre ferme.

"Ces éléments, découverte décisive de la linguistique, sont des phonèmes où il ne faut chercher aucune constance phonétique !"

On a deux phonèmes, *j* et *u* ; un morphème, *ju*. C'est un objet, l'objet petit *Ju*, objet cause du désir. Désir de l'Autre qui est la mère. *J-u* sont donc les lettres du désir de la mère. Elles surdétermineront sa biographie de sujet barré.

L'objet *Ju*, le morphème, s'était animé dans l'enfance, durant la guerre, à la ferme des grands-parents maternels d'abord à travers le nom des Juifs : *Ju-ifs*. Elle se crée un objet d'adoration personnel (à l'instar de l'adoration de sa mère pour le "petit Jésus") : les petits Juifs martyrs dont elle apprenait l'existence par les conversations fin-de-guerre des adultes sur les camps de concentration.

Les lettres du désir seront par ailleurs mobilisées dans l'un des seuls mots compréhensibles de la langue secrète et étrangère qui unissait ses grands-parents et sa mère, les excluant elle et son père : le *Iôô* du bas-allemand (*Ja*). De même le *Ju* de *Ju-den* puisque c'est aussi en bas-allemand qu'ils parlaient de la question juive.

Vint la fin de la guerre, puis la fin de l'enfance. Cela tomba dans l'oubli. A l'adolescence surviendront névrose et cauchemar.

C'est à dix-neuf ans que la surdétermination de l'objet *Ju* se démontrera. Elle épousera un homme dont tout allait à l'encontre des évidences religieuses de son éducation, sous l'effet d'un amour lié au récit qu'il lui fit de ses actes de petit garçon Juif, héros de la Résistance, pour n'être pas martyr, durant la guerre, dans son pays. Dans le même temps que s'opérait ce choix *ju- if*, s'installait le symptôme majeur : les boulimies, nouvelle configuration de la névrose. Il fut contemporain du rejet de la religion catholique et de la pratique de la communion. Les choix d'objet qui suivront le divorce, vingt ans après, seront la plupart du temps *ju-ifs*.

A la même époque, le *Ju* (Iou) de la langue allemande, du *Iôô* fascinant du grand-père, surdéterminera, favorisé par le milieu social où elle évoluait, le choix qu'elle allait faire de la psychanalyse. Ce seront les textes de Jung qui s'imposeront. Elle restera fixée à ce choix durant plus de vingt ans, à l'exclusion d'une quelconque curiosité à l'endroit des écrits de Freud et de Lacan. Elle fera trois tentatives d'analyse qui seront des échecs. Lorsqu'elle renonça à *Ju-ng* comme choix psychanalytique, elle fera néanmoins du côté *ju-ngien* encore des choix d'objet. Le premier choix fut d'ailleurs *ju-if* et *ju-ngien*.

Le début de ce fragment de cure avait montré que le symptôme était l'effet d'un signifiant précis. Le signifiant *baleine* avait été retenu comme originant le symptôme des boulimies. *Baleine* est le signifiant de la mère. On constate que le signifiant *baleine* s'articule par le symptôme phallophagique à *ju* (mariage *ju-if*, amené par "Je vais manger..."), objet cause du désir de la mère. Que là où s'inscrivent des lettres, il y a un signifiant pour y correspondre. On dira que les lettres sont le début et la fin du désir, sa cause, accompagnées du signifiant qui s'y articule. Le symptôme quant à lui est l'effet de la surdétermination dans laquelle lettre et signifiant maintiennent le sujet, la conséquence de leur mé-connaissance.

Insatiété est la définition du symptôme et du désir de la mère. Désir insatiable du phallus. Par ces choix, l'analysante devenait l'objet *ju-baleine* du désir de la mère.

Ce deuxième temps de l'involution signifiante est celui de l'identification névrotique (fixation hystérique) à la mère. Il est le temps du refus du manque de l'Autre, de la castration de la mère. Il est celui qui signale l'attachement pré-œdipien de la petite fille à la mère phallique, chez Freud. Attachement que Lacan nomme pré-génital puisque contemporain de la phase phallique. Il est aussi ce qu'il dit être le service sexuel de la mère.




C'est à cet endroit que l'analysante propose de citer ce passage de *La Féminité* :

"Nous savions naturellement qu'il y avait eu un stade antérieur d'attachement maternel (à l'attachement paternel), mais nous ne savions pas qu'il pouvait être si riche de contenus, persister si longtemps et laisser tant d'occasions à des fixations et à des dispositions... Dans certains cas, l'attachement à la mère persiste au-delà de la quatrième année. Presque tout ce que nous trouvons plus tard dans la relation au père était déjà présent en lui et a été, par la suite, transféré sur le père. Bref, nous acquérons la conviction qu'on ne peut pas comprendre la femme si on ne prend pas en considération cette phase de l'attachement pré-œdipien à la mère." [1 d, pp.160-161]

On dira que les choix *Ju* et le symptôme qui s'y attache sont une récurrence de cette phase et de ces désirs. La première partie de cette présentation s'était terminée par la citation d'un poème d'enfance. Elle reste d'actualité pour éclairer ce qui vient d'être dit de l'insatiété du désir de la mère :

"Encore et toujours et sans cesse et sans fin,
Faim, faim, faim."

L'analysante me représenta la situation selon le schéma suivant :

		
André "Petit Jésus" Jalousie Phallophagie	Désir de la mère petit <i>ju</i> / <i>Ju</i> ↙ ↘ <i>Ju-if</i> <i>Ju-ng</i> symptôme	Nom-du-père

Tabl.1




La hâte s'installa et il lui parut que cette présentation devait, comme celle des signifiants *baleine* et *Paestum*, trouver son achèvement dans la trouvaille, par certain texte littéraire, de ce qu'elle nommait le Nom-du-Père. La métaphore de *ju*, désir de la mère, le redéploiement inversé, devait selon elle faire apparaître un nom surprenant qui se trouverait écrit quelque part sans qu'elle le sût.

Après s'être proposé *Juste* [42], lecture qui avait entériné à vingt ans sa décision de faire de la recherche, elle s'interrogea sur l'existence d'un nom qui mettrait un terme à ses questions sur la validité de sa construction autour du morphème *ju*. Elle retourna aux Écritures et trouva le verset qui lui fit effet de bouclage pour l'involution : "Jésus aussi, appelé Justus vous salue" (saint Paul, Col., 4, 11.)

Dans *Justus* se trouvait le redéploiement de petit *ju*, avec la réapparition du *s*, sujet précédemment barré, la présence de l'autre, *tu*, le nom renversé du "petit Jésus", métaphorisé :

Ju-s-tu-s.

Elle acheva de la sorte son schéma :

		
<p>André</p> <p>"je vais manger ton petit Jésus"</p> <p>Jalousie</p> <p>Névrose obsessionnelle</p>	<p>Désir de la mère</p> <p>petit <i>juif</i></p> <p style="text-align: center;"><i>Ju</i></p> <p style="text-align: center;">↙ ↘</p> <p><i>Ju-if</i> — <i>Ju-ng</i></p> <p>Hystérie symptôme</p>	<p>Métaphore du Nom-du-père</p> <p>Juste</p> <p>Jus-tu-s</p> <p>"l'autre nom de Jésus"</p>

Tabl.2

Cette mise à plat ne devant néanmoins pas mettre fin à l'autonomie du symptôme, l'analysante considéra que le temps de la traversée ou temps de rétraction de l'involution signifiante, lieu du symptôme, ne trouvait pas son achèvement avec cette présentation. Il lui parut alors n'avoir éclairé qu'une partie du deuxième temps de l'involution signifiante. Elle considéra que le symptôme n'était pas la manifestation d'un besoin mais celle d'un désir. Dans les boulimies on mange sous la pression d'un désir. De quel désir pouvait-il s'agir, si le désir de l'Autre, qui est désir de la mère, avait été démontré ? Elle dut convenir qu'il existerait un autre désir et que c'est lui que voilait et dévoilait désormais le symptôme. Il lui revint dans un même temps qu'un troisième vers, oublié, venait à la suite des deux précédemment cités dans le poème de son enfance. Il disait : "Notre père, notre pain !" Et aussi cette phrase de Lacan :

"Freud nous révèle que c'est grâce au Nom-du-Père que l'homme ne reste pas attaché au service sexuel de la mère." (E o, p.852)

L'apparition du mot père dans ces références lui signala que, du père et de son désir, tout n'avait pas été dit.

Dès lors :

a₃ - Deuxième temps de l'involution signifiante

Deuxième partie

Centre

Il avait souvent été question du dénigrement dans lequel sa mère avait maintenu à ses yeux d'enfant, le désir de son père. Comme elle le rabaissait. On avait repéré que le désir du père était de

quitter son emploi. Or, à deux reprises, l'analysante avait quitté le sien : le "Centre". Par une démission, un retour puis un licenciement. A deux reprises elle fut amenée à réintégrer ce lieu après deux sévères épisodes dépressifs.

Un rêve survint durant cette période d'élaboration de l'involution signifiante, dont l'interprétation posait justement la question de savoir pourquoi elle était tenue de rester au Centre ? *Centre* avait été retenu comme signifiant au cours de l'analyse et la raison qui l'y maintenait était justement le fait qu'il se nommât *Centre*.

Un souvenir qui donnait sa qualité de signifiant au mot était (onze ans) une scène unique où son père, après sa dépression, jouait au football avec ses frères. Elle est au bord du terrain. Sur la touche. Exclue, la fille. Scène où il est sans cesse question du poste de *centre-avant* et où son frère aîné ne cesse d'apostropher le cadet : "*Centre!*"

Les associations ramènent le souvenir (douze-treize ans) d'une scène où, confinée dans une pièce avec sa mère, elle lit un livre d'aventures de la bibliothèque des garçons, *Tom Playfair*, alors qu'eux-mêmes jouent au football : livre fétiche durant des années. Tom était son idéal garçonnier de fin d'enfance. Cette scène fut-elle le lieu d'une identification au petit Tom ? Car ce Tom était le héros de l'équipe de football américain dans son collège. Comme son père, dans la scène où son frère crie : "*Centre!*" et dont elle est évincée.

Or, petit Tom, signale-t-elle, c'est aussi petit homme, et par effet de rétraction (deuxième temps de l'involution signifiante), c'est petit *om*.. Originés par scènes et souvenirs de football où son père est exceptionnel, apparaissent deux nouveaux phonèmes, *o-m*, un autre morphème : *om*. Les lettres *o-m*, lettres de ce désir voilé et dévoilé par le symptôme. Elle pose qu'il existe d'autres lettres du désir que celles du désir de la mère. Qu'il existe aussi des lettres pour nommer le désir du père. Petit *om* est l'autre objet cause du désir, celui du père. *O-m* sont les lettres du désir du père qui s'articulent au signifiant *Centre*. Ce sont les petites lettres d'un idéal de masculinité paternelle auxquelles elle s'identifia, à la charnière de l'enfance et de la puberté. Elles nomment ce dont il est question dans Freud, qui en est la récurrence et qu'elle cite ici :

"La découverte de sa castration est un tournant dans le développement de la petite fille. Trois directions de développement en précèdent, l'une mène à l'inhibition sexuelle ou à la névrose, la seconde à la modification du caractère dans le sens d'un complexe de masculinité ⁶, la dernière enfin à la féminité normale...

⁶. Souligné par l'analysante.

"...dans une révolte empreinte de défi, elle exagère encore la masculinité dont elle est marquée jusque-là (phase phallique) et cherche à se réfugier dans une identification avec la mère phallique ou avec le père (onanisme)... L'effet extrême de ce complexe de masuclinité nous semble être l'influence exercée sur le choix d'objet dans le sens d'une homosexualité manifeste..." [1 d, pp.169 et 174]

A quatorze ans, elle est, dit-elle, la garçonne des filles du collège. C'est son idéal.

Tom Playfair est tombé dans l'oubli. Elle commence à lire les livres d'art de la bibliothèque de son père. Elle y découvre l'architecture antique que lui enseignera quelque temps après le nouveau professeur de grec, Suzan B. Par elle et son père réunis, elle découvre une beauté indépassable. Elle aura ce nom qui les réunit aussi : Paestum. *Paestum* avait précédemment été mentionné comme le signifiant du père. *Paestum*, métonymie de *Centre*, est l'autre signifiant auquel vont s'articuler les lettres *o-m* du désir. Cette articulation va rendre agissant et surdéterminant le signifiant : *peste-homme*.

Le choix d'objet, qui inaugura la vie amoureuse adolescente, sera le professeur de grec, lien qui durera le temps de la vie de collège et sera tranché par le choix de l'homme qui lui succéda, le petit Ju-if héros de son mariage. Cependant le choix de l'homme *ju-if* sera vécu comme une trahison de la tendance homosexuelle initiale. Celle-ci était identification à l'objet cause du désir, désir du père héros, à *om*. L'expérience de malaise et de malheur sur le site de Paestum se révéla dans la suite de l'analyse avoir pour nom : trahison. Le désir du père restait indépassé. Les choix *J-u* de la vie adulte apparaîtront comme des régressions au désir de la mère.

Cette mise à plat fit dans l'instant effet de reconnaissance d'une configuration personnelle de l'œdipe. La découverte des lettres *o-m* du désir du père et de leur articulation aux signifiants de ce désir mirent passagèrement fin à l'autonomie du symptôme.

Cela ne devait néanmoins pas suffire à sortir des lieu et temps de la rétraction et de la disparition, qui sont nécessaires à l'évolution mais définissent aussi la nécessité quant au père : qu'il s'évanouisse, disparaisse, qu'il soit ravi.

Pourquoi la consommation de cette disparition faisait-elle difficulté ? On sait que les petites lettres *om* du père, écrites en majuscules : *OM*, sont mantra sacré, le son fondamental qui gouverne les pratiques rituelles de l'hindouisme et du bouddhisme tibétain. Krishna, dans la *Bhagavad Gîtâ* se nomme : "Je suis la syllabe mystique purificatoire *OM*... Des mots, je suis la monosyllabe *OM*..."

Les petites lettres *om* du désir du père trouvent donc à s'articuler à ces mêmes qui, grandes, nomment le dieu. A l'expression quintessente d'une religion : OM.

OM est le "Je suis" du dieu. Or, dit Lacan, la névrose est inséparable d'une fuite devant le terme du désir du père. Il éclaire ce terme par "le premier nom du désir d'un Dieu", Elohim. Il dit : Je m'appelle *Ehyé* , "Je suis" (ce que je suis), *El Chaddai* [2 a, p.13].

Nommer le désir du père en tant que premier nom du désir d'un dieu ferait-il issue à la névrose ou bien verrou ? Ce dont il s'est toujours agi — et qui semble indépassable — qui est à la fois l'aboutissement des religions et leur pierre d'achoppement, celle de l'analyse aussi, serait qu'il faut sauver le père. Le sauver par sa nomination conduisait l'analysante au ravissement. Comment sortir de l'extase que procure cette reconnaissance des lettres du père comme étant celles du Dieu, dans son nom ?

Il s'agissait de trouver à nommer ce ravissement qui satisfaisait au désir indépassable du père, car le désir du père inclut cette exigence pour l'avènement du sujet : qu'il soit dépassé.

Dès lors :

a₄ - *Troisième temps de l'involution signifiante*
Interruption du ruissellement

Production d'une modalité du nœud borroméen généralisé



C'est le temps de l'inversion, celui du renversement. C'est précisément le lieu de la métaphore du Nom-du-Père. S'il advient du dépassement du désir du père, il convient ici de reciter Lacan :

"... Freud nous révèle que c'est grâce au Nom du Père que l'homme ne reste pas attaché au service sexuel de la mère, que l'agression contre le père est au principe de la loi et que la loi est au service du désir qu'elle institue par l'interdiction de l'inceste." (E o, p.852)

Ce dépassement a les allures de la trahison. Celle dont Freud parle dans *Un trouble de mémoire sur l'Acropole* [1 o, p.220-221]. En est-ce une ? Le souvenir qui s'attache à cette question de la trahison revint en analyse à un moment où l'élaboration des lettres du désir marquait un arrêt.

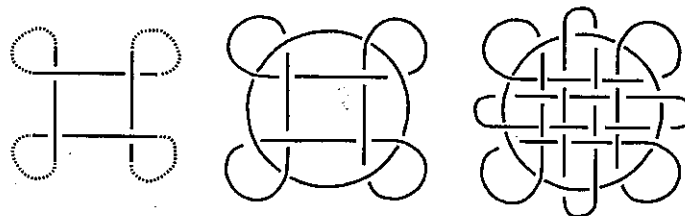
Après avoir quitté le collège et avant le choix *ju-if* de l'homme, l'analysante fit un séjour à Paris avec une amie du professeur de grec, Renaulde R., professeur de littérature dans un autre collège, ayant par ailleurs refusé un voyage en Grèce avec Suzan B., faute d'argent.

Elle remémore qu'à Paris elle voit deux spectacles : *Les trois sœurs* de Tchekhov et *La Maison de Bernarda* de Lorca. Lorsqu'il s'agit de parler de la trahison et du théâtre, il lui vint à dire ceci : "Dans le même temps, je dis les *trois* sœurs (selon Tchekhov) alors que je pense aux *cinq* sœurs (filles de Bernarda), tandis que je visualise la seule scène des *quatre* sœurs (acte II, sc.1 dans Lorca)". La remémoration est uniquement faite de chiffres :

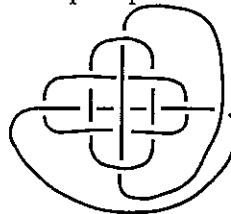
3	5	4
le dit	le su	le vu

Dans le même temps, bien qu'indépendamment, elle avait commencé à dessiner des nœuds à partir d'un point de tissage, un quadriskel.

Dès le début, elle ne s'intéressa qu'à la parité. Elle finit par se dessiner un nœud à quatre ronds, alterné. Son souci constant était que les nœuds soient toujours alternés.



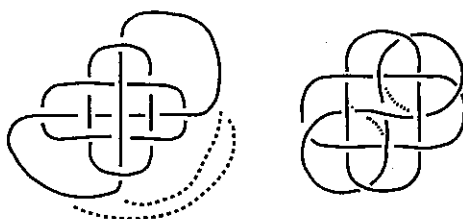
Je lui dis qu'en effet, le quatre c'est le symptôme. Or elle avait constaté qu'il lui fallait toujours revenir au symptôme. Elle choisit la chaîne à quatre (non alternée) chez Soury [39, vol.3, p.1-6] et s'inspirera dans la suite de sa pratique de la mise en continuité :



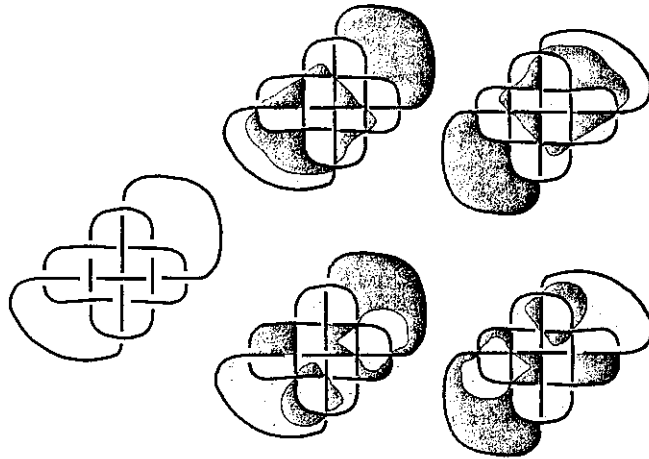
Elle s'en fabriqua un à cinq (alterné), avec deux réparations ;
 elle le réduisit à quatre :



Puis l'un et l'autre à quatre, le Soury et le sien, elle les réduisit
 à trois ronds par mise en continuité. A l'alternance près, elle
 obtint le même nœud :



Dans les deux cas — alterné ou non alterné — à partir du
 quadriskel, elle avait produit une modalité du nœud borroméen
 généralisé à coupure constante à six, avec treize croisements dont
 un croisement propre.







Présentation du nœud alterné avec ses coupures

Le Nom-du-Père, le dépassement du désir du père, s'interrogeait-elle, serait-ce lorsqu'il n'y a plus de l'être (lapsus calami) pour nommer le désir ? Serait-ce pour cela que Lacan ne fit pas en 1963 le séminaire *Les Noms du Père* qu'il avait initialement projeté mais dix ans plus tard le séminaire *Les Non-dupes-errent* dont le sujet est le nœud borroméen ? Ce lieu et ce temps trois de l'involution signifiante où il n'y a plus de l'être pour nommer le désir, seraient-ils lieu et temps de ce que Lacan nomme le désir du psychanalyste, sa position étant de dés-être ?

Pour sa part et pour l'instant elle considérait ne pouvoir aller plus avant que ce nœud borroméen qu'elle avait produit et l'idée que le nœud représente l'au-delà de la surdétermination du sujet par les petites lettres du désir. Ainsi les petites lettres seraient le point de réduction extrême au particulier biographique d'une analyse, les chiffres et le nœud borroméen (la topologie) le point extrême de la généralité de la psychanalyse.

Mis par elle en tableau synoptique, les trois temps de l'involution signifiante se déployaient de cette manière :

	 Rétraction - Dispartion - Traversée		
André "je vais manger ton petit Jésus" Jalousie Névrose obsessionnelle	Désir de la mère <i>Ju</i> <i>Baleine</i> Hystérie symptôme	Désir du père <i>om</i> <i>Centre</i> <i>OM</i> <i>Paestum</i>	Nom-du-père Analyste (désir de l') Chiffres Nœud borroméen généralisé 

Tabl.3

Un rêve survint à l'issue de cette construction supposée achevée :

"Cela se passe dans la cuisine de ma mère. J'y reçois S.B. le professeur de grec et R.R. son amie. Mes frères sont présents. Ils disent des choses vulgaires qui me font honte et me rendent muette devant mes invitées. Je dis, lors de leur départ : J'aurais voulu que cela se passe autrement !"

Les associations imposeront qu'elle revienne au deuxième temps et qu'elle y inclue une troisième partie.

Dès lors :

a₅ - *Deuxième temps de l'involution signifiante*

Troisième partie : fin du ruissellement

Suzan

Le rêve ramène le souvenir d'une fête scolaire où il est question pour gagner une poupée de trouver son nom. De l'écrire sur un papier ainsi que ses propres nom et adresse. Elle écrit SUZAN. En l'écrivant, elle change quelque chose à la situation amoureuse adolescente dans laquelle elle se trouvait. Elle fait de *Suzan* le signifiant du ravissement.

Trois Suzanne devaient dans une suite immédiate gouverner et ravir sa vie sociale et professionnelle.

Dans le même temps qu'elle se mariait selon *J-u*, le choix d'étudier l'histoire se fit dans la surdétermination du signifiant *Suzan*, le nom du maître. C'est sous la bannière de ce signifiant qu'elle s'engagea dans les pratiques jubilatoires de la recherche. Il était entre autres question de retrouver trace dans certains textes d'archives, de personnages dont elle avait à reconstruire la

biographie. Leur trace, c'était leur nom, les lettres de leur nom, quelques syllabes dont la découverte, dans l'un ou l'autre dépôt d'archives d'Europe, procurait immanquablement un saisissement, un ravissement proche de l'évanouissement. Dans la vie rien ne lui semblait plus désirable.

Cependant, après des années de ces pratiques, elle quitta tout : recherche, université, carrière, pays. Néanmoins renoncement n'est pas détachement. Le regret de ces activités dura jusqu'à ce qu'elle trouve à nommer le désir générateur de cette irremplaçable agrément. A commencer par la découverte de la qualité signifiante du mot *Suzan*.

Or le morphème qui subsistera, de l'effet de rétraction de ce signifiant est *an*, objet cause d'un désir : le sien. *An* est donc rejeton du désir du père, objet cause du désir du moi.

Les relations féminines exclusives qui domineront cette époque longtemps regrettée de la recherche seront de nombreuses *an*, par le nom. Personnages féminins qui lui feront dire que son désir restait homosexuel. Rejeton de l'homosexualité adolescente — l'époque des filles — du désir du père. Je parle quant à moi de narcissisme. *Suzan* est métonymie de *Paestum*. C'est sous le signe de la métonymie que s'articulent ces deux signifiants : un glissement de signification. Elle réalise dans cette activité *an* le désir *om* de son père. *An* est métonymie de *om/OM*. Le regret put prendre fin avec la nomination *an* de ce désir rejeton.

Elle représenta un tableau, de la sorte modifié :

	Rétraction - Disparition - Traversée			
	Désir de la mère	Désir du père	mon désir	Nom du père
André				Analyste (désir de l')
"Petit Jésus"	<i>Ju</i>	<i>om</i>	<i>an</i>	Chiffres
Jalousie	<i>Baleine</i>	<i>Centre</i>	<i>Suzan</i>	Nœud borroméen généralisé
Névrose obsessionnelle		<i>OM</i>		
Phallophagie	Hystérie Symptôme	<i>Paestum</i>	recherche scientifique	

Tabl.4

Cela lui semblait complet, chaque désir ayant trouvé lieu et lettres, malgré le défaut que réalisait la place de son nœud borroméen dans l'effectuation du ruissellement des morphèmes et





cette nécessité de retour en arrière à laquelle elle s'était trouvée contrainte pour que s'achève l'inscription des petites lettres.

Elle laissait aller les événements dont le principal était la plainte d'être toujours à s'ennuyer au Centre alors que la pratique de la psychanalyse lui paraissait la seule issue convenable à tout cela.

A ce moment, le souvenir de la scène de football se précisa (Temps II, deuxième partie) : son frère criait précisément "Centre, nom de Dieu !" Le signifiant se compliquait d'une holophrase. Elle avait affaire à un signifiant holophrasé. Or, le signifiant *Centre* avait produit les lettres *om/OM* et *OM* est nom de Dieu. Cette remémoration de l'holophrase, qui succède à la découverte des lettres *OM* du désir, pourrait tendre à mettre fin à l'emprise de *Centre* en tant que dans la conglomération holophrasique, il est devenu le Nom du Dieu, c'est-à-dire l'indépassable. A cet endroit de la réflexion, une nouvelle précision s'imposa : c'est en wallon qu'il jurait "Centre, nô di Dju !"

Elle constate que le "Centre" est (*D*)*ju*, *ju* étant les petites lettres du désir de la mère et *Dju* celles du nom de Dieu dans son dialecte.

Ceci la conduisit à modifier de la sorte le tableau précédent :

	Rétraction - Disparition - Traversée			
				
André "Petit Jésus" Jalousie Cauchemar de la bague Phallophagie	Désir de la mère <i>Ju</i> <i>Baleine</i> <i>Centre-nô-di-dju</i>	Désir du père <i>om</i> <i>Centre</i> <i>OM</i> <i>Paestum</i> <i>Centre-Nom-de-Dieu</i>	mon désir <i>an</i> <i>Suzan</i> recherche scientifique	Dépassement du désir du père Analyste (désir de l')
				Plus de l'être Chiffres Nœud borroméen généralisé 

Tabl.5

Si *Centre-nom-de-Dieu* est à situer sous les lettres *OM* du père, *Centre* se signale aussi comme lieu du désir de la mère. Son désir étant qu'elle y reste, tout comme elle maintenait son père dans le devoir de son ennuyeux emploi. Ce désir insatiable de la mère, réprochant celui du père, imprimé dans le signifiant holophrasé *Centre-nô-di-Dju*, surdéterminait sa maintenance au Centre de

l'ennui. Cette holophrase, dans ses deux langues, est à inscrire à la fois sous les lettres *OM* et *Ju*.

L'intérêt de cette remémoration était de désouder (par la mise à plat) *centre* de *(D)ju*.

Elle dit alors être revenue, avec *(D)ju*, à la case départ. Le désir, disait-elle, a fait un tour, alors qu'elle évoquait dans le même temps en séance les tours de la demande ⁷.

Elle trace ce tour sur le tableau (tabl. 6). Il part de "petit Jésus", se reconnaît dans la mère : *Ju*, dans le père : *om/OM*, dans elle-même rejeçon : *an*, et via l'holophrase *Centre-nom-de-Dieu* il revient à *(D)ju*.

Qu'advient-il de la demande à cet endroit ? Une seule direction lui semble possible : poursuivre en un second tour. La solution est qu'elle se métaphorise et fasse apparaître le tour du désir. La métaphore serait le passage du deuxième au troisième temps de l'involution signifiante. C'est *an* qui devient *an*. Un mot pour un autre. Un *an* pour un autre *an*. De *(Suz)an* à *an(alyste)*.

Ce serait la recherche des lettres d'un nom dans les archives qui devient la trouvaille des petites lettres du désir dans l'Œs.

Elle constate avoir tracé une boucle (tabl. 6).

Elle souhaitait un rond. Partant du *an* final, elle ferma la boucle en conjoignant la fin de l'histoire avec son début :



⁷. La structure de la névrose, hors l'oubli de ce tour supplémentaire (longitude), c'est la confusion des deux tours. Nous dirons pour ne plus l'oublier qu'un tore c'est deux tores enlacés. Ne pas distinguer, ou confondre tour méridien et tour longitude conduit à prendre la demande de l'Autre pour son désir.

Il y a une autre dimension ouverte par la structure du tore. Les tours méridiens dits, dans un premier temps tours de la demande, sont parcourus en une métonymie (il s'agit du glissement d'un trait prélevé sur l'objet). La cause de cette répétition, qui cherche à s'achever, est donnée par l'autre tore...

Lacan a trouvé l'amorce de sa présentation des chicanes de la demande et du désir en une lecture de la trente-troisième conférence de Freud d'*Introduction à la psychanalyse. La féminité*, dans la question de ce que la fille demande à sa mère (*Étoffe*, p. 166-167).

Les trajets toriques, les nœuds toriques.

Un tour méridien et deux tours longitudes : $m=1$ et $l=2$ sont premiers entre eux, leur composition doit produire un lacet torique unique. (Fig. 26)



Ce ne fut pas vain. Le *an* du troisième temps (du désir de l' *an* -alyste) vint conjoindre le *An* (de *An*-dré), inscrit à la rubrique de la jalousie du "petit Jésus" du premier temps : c'est le point de capiton dans ce tracé des deux tours. Il dessine un huit intérieur :



Or, son huit intérieur, "c'est la trace de la coupure qui se traverse comme un rond présenté en huit" : fin du paragraphe sur la bande de Mœbius et ses coupures, qui fut à l'origine de cette construction ⁸.

	Rétraction - Disparition - Traversée			
	Désir de la mère	Désir du père	mon désir	Métaphore du Nom du père
"Petit Jésus" An-dré Jalousie	Ju Baleine Centre-nô-di-dju	om Centre OM Paestum Centre-nom-de-Dieu	an Suzan	An-alyste (désir de l') Plus de l'être Chiffres Nœud borroméen généralisé
Phallophagie				

Tabl.6

Le tracé du double tour ne fut pas sans faire effet, puisque le *an* (d'*an*-alyste), dans l'instant où il capitonne avec le *An* (d'*An*-dré) révèle dans l'analyse, la phobie de la petite enfance, jusqu'alors inouïe, bien que suggérée à la fin de l'exposé des signifiants, par une phobie du moment.

⁸ Nous relient entre elle les deux extrémités de cet élément méridien par une courbe décrivant deux tours longitudes. Au terme du premier tour, le longitude semble recouper le méridien alors qu'ils ne passent pas sur la même nappe d'étoffe. Le trajet est bouclé. Il est composé d'un seul lacet : *Étoffe*, p.169.

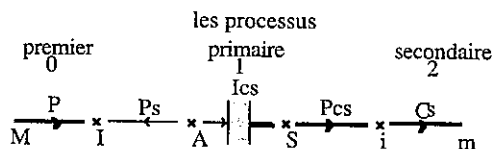
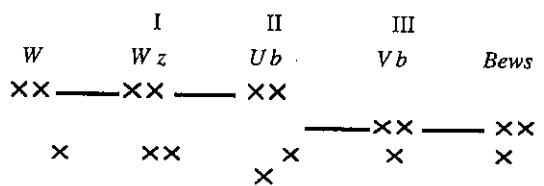
La présentation par *l'Étourdit*.




Dans son écrit *l'Étourdit*, par lequel s'achève la seconde période de son enseignement, le Dr Lacan coordonne le tore, une étoffe bilatère et la bande de Mœbius, une étoffe unilatère. Il expose comment la bande de Mœbius se produit à partir du tore, pour présenter l'involution signifiante (la structure du refoulement, la question de la répétition freudienne : *Étoffe*, p.233. *Étoffe*, p.243.

L'adoration contenue dans le "Je vais manger ton petit Jésus" s'est renversée et se trouve, à l'issue du double tour et du capitonnage, être devenue une menace de castration précise ("Je vais le couper avec mes dents et l'avalér").

3. Ravissement et inscription dans le plan projectif

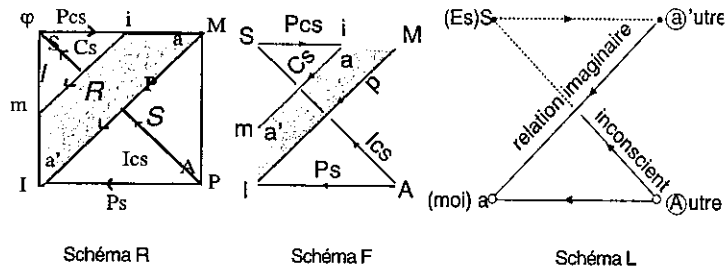
À l'issue de cette élaboration et devant son dernier tableau, je lui fais remarquer qu'il propose davantage une énigme qu'une solution et que ce déploiement chronologique de l'involution signifiante en trois temps, présente une linéarité et un découpage semblables à ce que montrait le schéma de Freud dans la lettre 52 à Fliess [1 h], singulièrement la division en trois du temps II de l'inconscient.



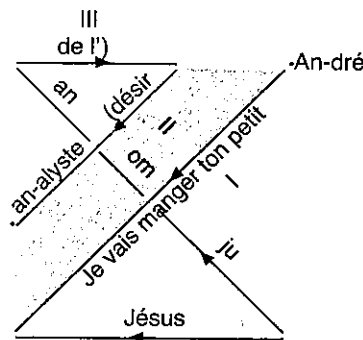
			
An-dré "Petit Jésus"	Ju	om	an
			An-alyse (dés de l')

Je dis à l'analysante de se soucier du pliage de son plan linéaire. On notera que le pliage des termes exposés en suivant les schémas R et L de Lacan et F construit par J.-M. Vappereau ⁹ reproduisait la question de la difficulté que Freud éprouva quant à la fermeture de son schéma et à la conjonction de la perception avec la conscience. Dans la présentation du double tour de l'analysante, la fermeture s'est présentée en huit intérieur, non encore en bande de Möebius, avec le capitonnage des *an* final et initial.

⁹. *Étoffe*, p.18 et 143-144.



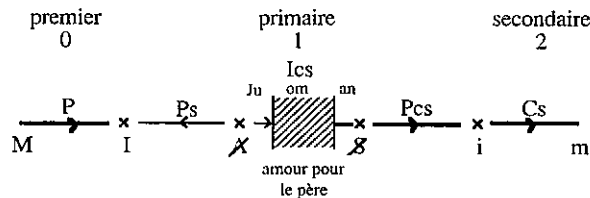
Mais l'essentiel n'était pas là. La dynamique qui caractérise les schémas L et F allait permettre l'ébauche d'une solution. Il s'agit de reporter sur chaque segment du schéma F ci-dessous les remémorations successives de petites lettres apparues au cours de la construction :



Lorsque le schéma F, du fait de la rétraction potentielle de la bande R du Réel, devient schéma L, conjoignant les segments P et Cs, petit Jésus et désir du psychanalyste, *an* et *An* en une ligne simple, on plonge dans l'Imaginaire. Cette ligne de relation imaginaire correspond à l'instant de disparition de *om/OM* qui est disparition du père, qui est effacement du Réel.

Dans le tracé linéaire, le lieu central de l'Ics est aussi celui de "l'amour pour le père ¹⁰" [S XXIV, 14 déc.1976] qui se trouve être celui des lettres *om* du désir du père dans la particularité de l'exposé. C'est celui-là même qui dans la dynamique du pliage vient pour confirmer que cette disparition du père, aussi intolérable que nécessaire au sujet, fait partie de la structure et impose le jeu qui vient et va du trois au deux et du deux au trois :

10. *Ibid.*, p. 143-144.



Les trois modes de l'identification primaire

Ce qui se donne dès lors à lire, dans la position de rétraction du schéma L et sur la ligne où ont disparu Ics, amour pour le père, Réel, *om*, c'est : *Ju-an*. Et lorsque se redéploie, dans le schéma F, la bande R du Réel *om-Ju-an*. Un signifiant se reconstitue, que nomme l'analysante :

Dom Juan

C'est le temps du *ravissement*, qui se produit après ceux de la *rupture de semblant* et du *ruissellement* des petites lettres. Il s'élabore avec et par les nœuds, après le temps des surfaces, dans l'enseignement de Lacan. Ce qui éclairerait la présence de ce nœud borroméen particulier dans le troisième temps de l'exposé.

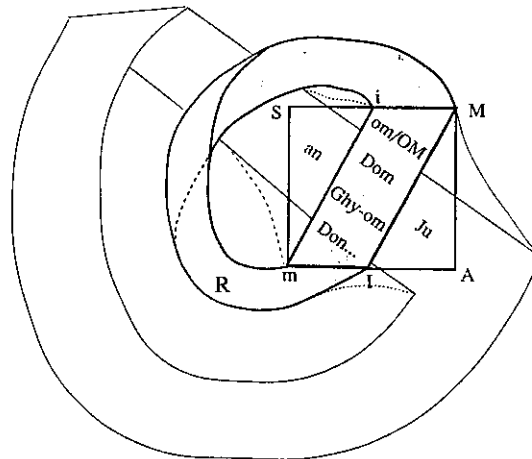
Il s'agit d'un fragment d'analyse chez un sujet qui s'interroge sur l'éthique, les techniques et l'esthétique de Freud et de Lacan, sur leur complémentarité sans laquelle ne peut se produire aujourd'hui de la clinique psychanalytique autant que du psychanalyste.

Ce recours à la raison freudienne par le maniement des signifiants et des petites lettres ruisselantes, en toute et peut-être docte ignorance de ce qu'elles auguraient, n'est pas sans rappeler cet épisode du travail que Freud fit avec l'homme aux rats [1 e, p.148-149] autour du mot *Glejisamen-Giselamen*, petit exemple d'une pratique constante des signifiants et de leurs lettres en cascade chez Freud, davantage perceptible dans le texte allemand que dans la traduction française.

Il s'avéra, pour notre propos, que ces productions de l'inconscient — phonèmes et morphèmes — ne trouvèrent leur résolution qu'à rejoindre Lacan et le schéma R (précédemment cité) qu'il propose dans *D'une question préliminaire à tout traitement préliminaire de la psychose* (E h, p.553). A plier ce qui restait déplié chez Freud, lier un délié persistant.

Au-delà de cela, le commentaire que Lacan fait de son schéma (E h, p.553, note1) est ce dans quoi l'analysante sans le savoir, se trouvait désormais topologiquement impliquée : ce qu'il étale, dit-il, c'est le plan projectif et les points mM et iI dont s'encadre la seule coupure sur ce schéma ($mi MI$) indiquent assez que cette coupure isole dans le champ une bande de Mœbius.

Dans ce fragment de cure, l'instant du regard s'institua de la reconstitution du signifiant *Dom Juan*. L'analysante avait à s'accorder le temps pour comprendre, qui était celui de s'expliquer avec la haine indémontable qu'avait originé l'apparition de *Dom Juan*. Lorsqu'une série de signifiants en eut réalisé l'énonciation (dont celui de la mère surmoïque : *Don qui chote de la manche*), elle put abandonner la présentation des trois temps de l'involution signifiante par la triple figure de la bande de Mœbius et ses tableaux en colonnes auxquels elle restait caduquement attachée. Peu après, elle proposa un plan projectif qui mettait en application ce que nous venons de citer de Lacan ¹⁰ :



Cette présentation particulière de la bande de Mœbius éclairait avec à-propos le lieu où elle se trouvait désormais de son analyse : le lieu problématique de l'amour pour le père, celui de la réalité psychique qui est aussi celui des fictions et des simulations névrotico-perverses de son hystérie.

10. En voir les éclaircissements et développements topologiques dans *Étoffe*, p.278 sq.

Conclusion

On ne peut s'empêcher de rappeler, à considérer le déroulement de cette cure, le ruissellement magistral des *sS*, *rR* et *iI* que Lacan opéra dans sa conférence *Le Symbolique, l'imaginaire et le réel* [2 b, p.26-31] le décrivant comme la manière dont une analyse s'inscrit, de son départ à sa fin : *rS* - *rI* - *iR* - *iS* - *sS* - *SI* - *SR* - *rR* - *sS*.

Là où Lacan écrit la psychanalyse avec les lettres R-S-I, l'analysante écrit la particularité de son analyse avec le ruissellement de ses lettres *j-u-o-m-O-M-a-n* et l'émergence d'un signifiant qui s'en reconstitue : *Dom Juan*. Il n'y a plus aujourd'hui que des psychanalyses pour produire de la théorie psychanalytique.

Avec *SR*, il s'agit, dit Lacan, de faire reconnaître sa propre réalité, autrement dit son propre désir, de le faire reconnaître par ses semblables, c'est-à-dire de le symboliser.

La description de ce fragment de cure représenta pour l'analysante un instant de ce que Lacan poursuit en nommant *rS* : réaliser le symbole.

"Faire reconnaître son désir par les autres, le symboliser", pourrait éclairer la raison qui m'a conduite à relater ce temps clos d'une cure.

On aura également intérêt à mettre en regard de ce travail particulier la formulation en petites lettres et équation que Lacan propose de la phobie du petit Hans dans le séminaire sur *La Relation d'objet* [S IV, p.371-408]

Nicole Sottiaux
juillet 1991